

Boris Schreiber, cette vie comme une promesse

Dans son dernier roman, Boris Schreiber nous conte l'histoire d'un exilé perdu dans son époque, les antimémoires d'un enfant qui ne peut pas vieillir.

Le Tournesol déchiré
de Boris Schreiber
François Bourin, 110 F.

Avec *Le Tournesol déchiré*, Boris Schreiber nous propose moins une suite qu'un complément de sa dérive familiale à une époque où l'histoire malmène le monde entier et le sien en particulier. Il prend ses distances. Celui que personne ne reconnaissait ne parle plus tellement en son nom, il donne la parole à son image – après avoir dans un geste quelque peur rageur, désempu le miroir.

Qui est-il, après tout ? Juif, russe, né à Berlin, français d'adoption, pétri, roulé, repoussé : la meilleure pâte d'homme. Mais la plus fragile, la plus friable. Pour nous le faire comprendre, ou plutôt (c'est tout à la fois l'excuse, le privilège et le charme slave), pour nous inviter à partager son sentiment, il se met en marge de lui-même, comme pour mieux retenir ses tendresses, ses exaspérations, ses hontes, ses bonheurs.

Voici les antimémoires d'un enfant qui n'arrive pas à échapper aux yeux de sa mère.

« *Borinka, je ne veux pas que tu t'éloignes.* » Mère soucieuse de voir son fils se cacher parmi tous les soleils dans un champ de tournesols géants. Boria, Borinka, Boris (ne serait-il pas déjà victime de tous les diminutifs : la tendresse est dévoreuse !), courant dans les fleurs quand le monde va exploser. « *Boris, sous tes airs attentifs, tu caches une inquiétude totale...* » L'inquiétude d'une mère n'est-elle pas un avertissement ? Pourquoi un enfant de huit ans ne se perdrait-il pas à jamais dans un champ de tournesols ? Boris apprendra-t-il à se méfier assez tôt des fleurs qui se tournent vers l'impossible, vers l'interdit ?

Roman de l'intégration dans une culture plus que dans un pays, à une époque où l'apprentissage de la vie passe les frontières, passe les mots. On vous a tout dit sur l'aventure du Juif errant – sauf que, bousculé et malmené hors du temps, il pourrait être aussi un enfant qui ne vieillit pas. Nous voici devant la deuxième approche de lecture : l'histoire folle des hommes perçue par les yeux de l'immature, par les yeux de celui qui, faute d'avoir pu s'enraciner, n'est pas devenu adulte.

Nuance intéressante, car nous savons bien, pauvres adultes que nous sommes, dans quel état nous arrivons au seuil de ce troisième millénaire, troquant à bas prix les réalités dont on nous accable contre les quelques rêves dont nous nous croyons capables ou coupables. La littérature s'est nourrie de nos malheurs et surtout de nos inconséquences. Les romans se sont efforcés de distribuer les rôles, entre les bourreaux et les victimes, les innocents, les héros et les paumés. À cet égard, l'œuvre de Boris Schreiber tient une place à part, chaque ouvrage nous rappelant que ceux qui furent ballotés dans l'aventure, peuvent ne plus comprendre qui ils sont dans un monde devenu incompréhensible.

Roman de l'immature qui crie à l'injustice, *Le Tournesol déchiré* se présente sous un éclairage différent du *Lait de la nuit* : récit du vagabondage obligé mais vécu moins comme une tragédie que comme un apprentissage de l'indifférence, ce vernis qui recouvre les sentiments et, sans les cacher, les protège. Une manière d'apprendre à se rendre imprudemment invisible dans une histoire qui « traverse » dans tous les sens n'a elle-même plus de sens du tout. Dans *Le Lait de la nuit*, le petit Boris fuyait avec sa mère la Russie natale vers un avenir qui n'avait qu'une seule forme, celle de la promesse : « *Tu connaîtras la gloire !* » Cette confession tournerait-elle au règlement de comptes avec le destin ?

Déchirant

Méfions-nous du style impersonnel. Il traduit souvent mieux le son d'une voix. Si ce livre est à plus d'un titre « déchirant », c'est que nous y trouvons, en marges des complaisances et des pleurnicheries sur soi-même, le chant troublant et pathétique d'un être égaré dans sa propre histoire, chahuté d'une ville à l'autre, d'une langue à l'autre. N'est-ce pas là le mystère de ce récit souvent déconcertant et confus dans la mesure où il rend compte de situations déconcertantes et confuses ? Boris Schreiber chante juste. Question de timbre. Pour exprimer une vulnérabilité qui est sa vérité, au-delà de tous les embrouillaminis familiaux et géographiques, au-delà des coups de grisou, ou des coups de balançoire qui le mènent du wagon à bestiaux à l'hôtel de Paris, de la soupe populaire aux six fenêtres donnant sur le parc Monceau. « *Boris, à quoi penses-tu ?* » L'odyssée du dérisoire a ses règles. Pis : ses scandales, ses hontes qui crèvent à la surface de l'histoire comme des bulles désenchantées.

Mais voilà bien la réussite de ces pages : les bonheurs et les misères indissociables de l'enfant perdu, de l'enfant gâté (de l'enfant martyr qui doit manger le gras du jambon au temps où le monde crève de faim). Boris chante juste sa chanson triste. Il est russe.

Au vrai je m'avise que le personnage principal de ce livre, comme du précédent, n'est pas l'auteur. C'est un monstre inhumain qui, prenant en charge les déracinés, défie le destin. Il souffle et s'essouffle dans sa propre fumée, il roule son monde en imposant son refrain, son rythme monotone, ses cahots, ses bercements trompeurs et ses arrêts qui fixent les étapes d'une vie – l'auteur le nomme tantôt espoir, tantôt désespoir d'acier : c'est « *le train* ». Il traverse le temps que l'on croit perdu, encore plus que l'espace que l'on croit gagné : la prière de Riga, les plaisirs de Berlin avant l'orage, la débandade financière d'Anvers, Paris qui danse et fredonne au coin des rues *J'ai deux amours*. Le train est un personnage russe. « *Tous les trains, tôt ou tard mènent vers la fin.* » Mais, perfidie ferroviaire, il invite aux rêves. C'est l'instrument de l'exil – et son chant, sa plainte, ses colères étouffées. Et toujours cette fumée dans le ciel, « *comme si les souvenirs brûlaient* ».

A. B.